

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2010)
Heft: [1]: Contre-Insurrection (COIN)

Artikel: La guérilla et l'insurrection entre mythes et réalités
Autor: Monnerat, Ludovic
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-514488>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Les relations avec les civils (CIMIC) et les opérations d'information / psychologiques revêtent une importance parfois déterminante.

Guérilla

La guérilla et l'insurrection entre mythes et réalités

Lt col EMG Ludovic Monnerat

Rédacteur en Second, RMS+

La culture populaire des sociétés occidentales tend à glorifier le combattant isolé, voire improvisé, face à l'unité militaire classique. Le guérillero, l'insurgé, ou dans un autre registre l'opérateur de forces spéciales, bénéficient de préjugés favorables par le simple fait d'agir en situation d'infériorité.

Par ailleurs, ce préjugé s'accompagne le plus souvent de mythes faisant de la lutte non conventionnelle en général une méthode irrésistible, et du soldat irrégulier l'expression d'une volonté collective contre laquelle aucune armée ne peut rien. Les échecs à répétition recensés ces dernières décennies n'ont pas ébréché le mythe¹.

A une époque où les guérillas et les insurrections deviennent globales, et donc dépassent le cadre des conflits locaux ou régionaux qui fondent encore la perspective historique, il est opportun de faire le point sur le phénomène de la lutte irrégulière et sur sa place véritable dans les méthodes de guerre.

Un combattant idéalisé

Le conflit d'Afghanistan et les difficultés des troupes de l'OTAN à contrôler tout le pays et à contrecarrer les Talibans sont aujourd'hui présentés comme la preuve que des hommes déterminés, légèrement armés mais très mobiles et connaissant bien le terrain, peuvent venir à bout de n'importe quelle armée régulière, fût-elle dotée d'une supériorité technologique et mécanique écrasante. Le moudjahiddine, qui avait perdu sa gloriole des années 80, est du coup redevenu sous les traits du Taliban l'incarnation du combattant rustique, insaisissable et *in fine* invincible, qui représente pour certains l'exemple du citoyen-soldat².

Ce rôle a été tenu par d'autres figures exotiques de par le passé : l'insurgé sunnite ou le milicien chiite en Irak, le combattant retranché du Hezbollah au Sud-Liban, le « libérateur » de l'UCK au Kosovo – notamment en tenue camouflée 83 de l'armée suisse... – ou encore le tireur embusqué des clans somaliens, même s'il faut sans doute remonter jusqu'au Vietcong pour trouver un exemple dont la célébrité est comparable³. En leur temps, les « kommandos » des Boers, les cavaliers arabes de T. E. Lawrence ou encore les résistants et maquisards français ont également incarné une sorte de combattant idéal – c'est-à-dire idéalisé.

Toutefois, cet effet de loupe consistant à se focaliser sur l'individu aboutit à écarter le contexte général du conflit où s'illustre le combattant, et notamment le succès ou l'échec de sa cause. Les discours enflammés sur l'inéluctabilité de la défaite américaine en Irak, qui tenaient lieu de pensée unique dans les médias voici encore 3 ans, ont par exemple longtemps dissimulé le caractère extraordinairement meurtrier de la « contre-insurrection industrielle » mise sur pied par les Etats-Unis dans ce pays, et qui a fini par briser les reins de l'insurrection sunnite alors même que celle-ci se discréditait par son action même⁴.

Plus largement, il faut ainsi remarquer que les guérillas et les insurrections mènent le plus souvent à l'échec, sans que la qualité individuelle des combattants irréguliers, ni leur motivation ou leur armement, ne soient en cause. De la guerre des Boers à la lutte désespérée du PKK, de l'insurrection des Philippins contre l'occupant américain à l'éradication du Sentier lumineux, le XX^e siècle est jonché de luttes irrégulières qui, malgré les sacrifices et

schlägt höher“, *Weltwoche*, 48/09.

1 Laurent Henninger, « Le mythe de la guérilla », *Armées d'Aujourd'hui*, mai 2005. L'auteur explique la persistance de ce mythe par plusieurs raisons : « survalorisation du stratagème aux dépens de la stratégie ; mythe de David contre Goliath ; mythe de l'aventure ; mythe de la bande fraternelle, par opposition à l'armée régulière, censée être bureaucratique, hiérarchisée et impersonnelle [...] ; mythe de l'hyper-mobilité et de la fluidité, par opposition à la « lourdeur » des armées régulières. »

2 Voir par exemple Sami Yousafzai et Urs Gehrig, „Mein Kämpferherz

3 Cet exemple reste d'actualité, comme le montrent les propos de Christoph Blocher, auteur à l'automne dernier d'une ligne directrice de l'UDC sur l'avenir de l'armée et interviewé par la *Weltwoche* : „Der Vietcong operierte mit simplen, aber effektiven Mitteln. Ich war in diesen unterirdischen Gängen und dem KP von Ho Chi Minh. Gänge, die sich trichterförmig verengten, so dass die korpulenteren Amerikaner, aber nicht die Vietnamesen darin stecken blieben. Der Kampf mit einfachsten Mitteln unter Ausnutzung der lokalen Verhältnisse und der Schwäche des Gegners.“ Urs Gehrig, „Ich sass hin, eine Nacht lang“, *Weltwoche*, 47/09.

4 Voir à ce sujet Mark Urban, *Task Force Black*, Little & Brown, 2010.



Le RPG-7 est une arme simple aujourd'hui, mais ses projectiles disposent de technologies de premier plan.

l'abnégation des insurgés, ne parviennent pas à secouer le joug de l'occupant, de l'agresseur ou simplement de l'adversaire conventionnel.

Quant aux succès portés traditionnellement au crédit de cette approche, il convient de relativiser d'emblée leur exemplarité : comment par exemple expliquer la défaite américaine au Vietnam sans prendre en compte l'effet cumulatif des pertes subies et le fait que la plupart d'entre elles aient été infligées, au sol comme dans les airs, par des troupes régulières équipées – notamment pour la DCA – des meilleurs armements soviétiques de l'époque ? Le missile sol-air SA-2 ou le maillage étroit des radars de surveillance sont aux antipodes d'un combattant invincible portant un bol de riz et une Kalachnikov⁵.

Comment donc séparer le mythe de la réalité et replacer dans leur contexte véritable les guérillas et les insurrections ? Une vision dépassionnée et élargie, portant sur l'action et plus encore sur l'interaction des approches régulières et irrégulières, est nécessaire à cette fin.

Une origine trompeuse

L'origine même du mot « guérilla » donne pourtant une image bien plus réaliste de cette méthode : si la guerre d'Espagne perdue par l'Empire napoléonien a bien vu le soulèvement de la population espagnole et la multiplication d'actions limitées sur les lignes de communications et les troupes, avec un effet cumulatif proprement terrifiant, cette approche irrégulière – qui sera appelée guérilla – ne peut pas être séparée de la présence de troupes régulières

espagnoles, puis de contingents étrangers tels que le corps expéditionnaire britannique commandé par Wellington, dont l'action tout à fait régulière aboutira à nombre de sièges et de batailles⁶.

En d'autres termes, le conflit ayant popularisé un mot que vont revendiquer des générations entières d'insurgés, et qui reste aujourd'hui bien vivace, illustre en fait la complémentarité naturelle et nécessaire entre approches régulières et irrégulières. Le mythe qui s'est développé à ce sujet est donc doublement trompeur : il repose sur un effet de loupe qui non seulement privilégie l'action individuelle au détriment de l'essentiel – c'est-à-dire sa multiplication – mais qui, en plus, nie le rôle déterminant des formations militaires conventionnelles.

Cette erreur de perspective explique largement la popularité des mouvements irréguliers, et la littérature abondante qui leur est consacrée. Il n'est pas rare que les récits fassent l'impasse sur les avantages que procurent des forces régulières, qu'elles soient directement impliquées dans le conflit en combattant l'adversaire, qu'elles aient la capacité potentielle de le faire et ainsi pèsent tout de même sur la manœuvre adverse, ou qu'elles se contentent d'assurer la disponibilité d'infrastructures essentielles ou l'utilisation de lignes de communication par lesquelles transitent personnel et matériel.

Ceci dit, il convient de préciser qu'une guérilla ou une insurrection, même privée de l'appui d'une force régulière, met immédiatement en difficulté une armée – ou un corps expéditionnaire, ou une force multinationale de maintien

⁵ Une arme qui, du reste, ne pousse *a priori* pas sur les arbres, et qui était d'origine chinoise ou soviétique, ce qui montre la limite des ressources locales pour une lutte irrégulière, nécessairement prolongée.

⁶ Plusieurs batailles mettront ainsi aux prises plus de 100'000 hommes, comme la bataille de Vitoria, le 21 juin 1813, où la victoire de 78'000 soldats espagnols, portugais et britanniques face à quelque 58'000 Français mit pour l'essentiel un terme à la présence française en Espagne.

de la paix – orientée vers une action conventionnelle ; que si cette armée ne s'adapte pas rapidement, elle fera constamment le jeu de son adversaire ; et que si cette guérilla bénéficie de secteurs entièrement inaccessibles, c'est-à-dire de sanctuaires, elle peut fort bien durer indéfiniment, ou du moins plus longtemps que la patience des dirigeants ou des concitoyens de l'armée qui leur est opposée, et donc l'emporter en évitant la défaite.

Une victoire désastreuse

Lors de la Guerre de la ligue d'Augsbourg (1688-1697), la marine française subira lors de la bataille de la Hougue (29 mai 1692) une curieuse défaite : alors que la France prépare un débarquement en Angleterre pour réinstaller Jacques II sur le trône, l'escadre française commandée par Tourville affronte une flotte anglo-hollandaise deux fois plus importante que la sienne et tente de se replier sans avoir subi de perte ; une partie des navires doit se réfugier dans la baie de la Hougue, privée de défense terrestre adaptée, alors que le navire amiral, le *Soleil Royal*, s'échoue au large de Cherbourg. Tous seront incendiés par les Anglais débarqués en chaloupe, mettant un terme au projet de débarquement et confirmant la suprématie britannique dans la guerre d'escadre. Mais les marins français peuvent à peu près tous s'échapper et, privés de navires de guerre dont manque la flotte du roi, donnent un nouvel élan à la guerre de course menée par les corsaires, au point de totalement contrebalancer la défaite subie.

C'est ainsi que Lord Macaulay, cité par Jean Derrien, « Corsaires et flibustiers », *Ancre de Marine*, 2003 (réédition du livre de 1957), écrivit que « La Manche semblait abandonnée aux corsaires français. Nos navires de commerce étaient pris à l'abordage en vue des remparts de Plymouth. [...] La victoire dont la nation était si fière (la Hougue) était considérée comme un véritable désastre. Pendant les quelques mois qui avaient précédé la bataille, toutes les forces navales de l'ennemi (la France) avaient été réunies en deux grandes masses... Aussi y avait-il eu peu de course, et la traversée de la Nouvelle-Angleterre ou de la Jamaïque était aussi sûre qu'en temps de paix. Depuis la bataille, les restes de la flotte... étaient dispersés sur l'océan. La traversée même d'Angleterre en Irlande n'était pas sûre. [...] Il aurait beaucoup mieux valu que le *Soleil-Royal* eût encore été à flot avec son équipage de mille combattants que de le voir réduit en un monceau de cendres sur la grève de Cherbourg, tandis que son équipage, réparti entre une vingtaine de brigantins, rôdait en quête de butin sur la mer du cap Finistère au cap Clear. »

Il faut donc s'intéresser de plus près à ce contraste entre action irrégulière et régulière, sans perdre de vue leur complémentarité. Depuis la fin des années 90, la notion de lutte ou de guerre asymétrique a été largement popularisée pour rendre compte du défi posé par ce déséquilibre, et pour lui donner une explication à la fois globale et rationnelle. De nos jours, cette notion est cependant contestée dans son utilisation pratique comme étant la marque d'un attachement aux références classiques et « *le refus d'imaginer qu'un adversaire digne de ce nom puisse accepter de vouloir se battre selon une autre logique que la nôtre* »⁷.

⁷ Général Vincent Desportes, *La guerre probable*, Economica, Paris, 2007. Ce dernier précise ainsi que « l'idée même de guerre asymétrique est perverse, parce qu'elle est un obstacle à la construction d'un outil militaire adapté à la morphologie des conflits actuels. » On notera que la définition de l'armée suisse du mot « asymétrique » n'est guère utile, puisqu'en fait elle souligne

Forces et terrains différents

La première opposition porte sur l'économie et la concentration des forces. Un mouvement irrégulier recherche en général une action d'ensemble à travers la dispersion de ses forces et la multiplication d'actions limitées, exécutées par de petits détachements et visant à éviter la confrontation avec les troupes adverses dans une situation défavorable. Une armée régulière recherche au contraire l'unité d'action à travers la concentration de ses forces en vue d'actions décisives, exécutées par des détachements renforcés et conçus pour exercer une supériorité permanente.

D'un côté les piqures par centaines de l'essaim, et de l'autre le coup de bélier central et répété. Un organisme robuste et puissant comme une armée – ou une marine de guerre – peut certes encaisser sans ciller d'innombrables coups d'épingle, mais il n'en va pas forcément de même des lignes de communications, c'est-à-dire des siennes ou de celles qu'elle doit protéger. C'est ce qui a par exemple amené les Anglais à la fin du XVII^e siècle à regretter la défaite de la flotte de guerre française au vu des pertes infligées par les corsaires du roi répartis sur des navires plus petits et plus nombreux (voir encadré).

Cette approche axée sur la multiplication d'actions menées par des effectifs minimes, c'est-à-dire discrets et susceptibles de bénéficier de la surprise, est d'ailleurs celle qui a mené à la création d'unités de forces spéciales durant la Seconde guerre mondiale⁸ : même si toutes les actions ne sont pas couronnées de succès, la menace permanente qu'elles font peser sur les infrastructures et les activités dans la profondeur du front adverse immobilise des forces importantes, et néanmoins jamais suffisantes, ce qui réduit d'autant celles pouvant être engagées pour l'offensive.

La deuxième opposition porte sur l'orientation des actions. Un mouvement irrégulier recherche en général un effet progressif sur les populations, à travers ses actions propres ou par l'entremise des réactions inadéquates de l'adversaire, et ne prend ce dernier pour cible que dans cette perspective plus large. Une armée régulière recherche au contraire un effet décisif sur l'adversaire, ou du moins sur le terrain qu'il est susceptible d'utiliser, et donc privilégie la bataille comme mode d'action ; les populations ne sont prises en compte que pour leur interaction potentielle avec l'adversaire.

la différence sans l'expliquer : « Mode opératoire d'acteurs ne disposant pas d'une doctrine, de structures et de moyens comparables. Dans un conflit de nature asymétrique, les parties en présence agissent sur la base de principes et d'objectifs différents. »

⁸ Ce sont les échecs des raids tentés par les Anglo-Saxons sur les arrières des forces de l'Axe avec des unités bien trop grandes qui ont inspiré à David Stirling, fondateur du Special Air Service, sa réflexion fondamentale citée par Jean-Jacques Cécile, *Histoire secrète des S.A.S.*, Nouveau Monde, 2009 : « Il y aurait donc un avantage considérable à former une unité combinant le maximum de potentiel de surprise. Ainsi, cinq hommes pourraient couvrir un objectif nécessitant auparavant l'intervention de quatre groupes de commandos, c'est-à-dire près de 200 hommes. Si un aéroport ou un parc automobile se trouve être l'objectif d'une opération, la destruction de 50 avions ou 50 véhicules sera plus facilement effectuée par un groupe de cinq hommes que par une force de 200 hommes. 200 hommes correctement sélectionnés, entraînés et équipés, organisés en sous-groupes de cinq membres, doivent être en mesure d'attaquer au moins 30 objectifs différents la même nuit au lieu d'un seul. » Par la suite, l'élément de base sera ramené à 4 hommes, mais le principe garde toute sa validité.

D'un côté le terreau des images et des perceptions, de l'autre le terrain des manœuvres et des positions. Le grand écart que forment ces deux orientations peut être encore supportable dans un conflit localisé, lorsque les limites géographiques trouvent leur pendant dans les représentations de la population ; mais la globalisation des conflits pousse cette opposition à son paroxysme : les uns font de la stratégie et développent leur influence politique quand les autres font de la tactique et optimisent leur savoir-faire technique. Ce qui n'empêche pas les surprises de part et d'autre.

Une formation irrégulière confrontée à une armée moderne aura une tendance initiale à surestimer son aptitude à la combattre, étant victime de sa propre rhétorique, puis constatera avec effarement l'efficacité destructrice de son adversaire ; et, quoi qu'on en dise, les pertes ainsi subies sont douloureuses et le personnel de qualité ne se remplace pas aisément. Au contraire, une armée moderne aura une tendance initiale à surestimer l'impact des pertes qu'elle inflige, jugeant l'autre à travers son mimétisme coutumier, puis constatera avec un découragement croissant que ses succès au combat n'ont aucun effet positif sur la résolution du conflit, voire sont même contre-productifs.

A priori, sur la base de cette double opposition, les deux camps ne font donc pas la même guerre, puisqu'ils ont des objectifs et des modes opératoires différents ; mais ils peuvent apprendre et s'adapter, et ils le feront dès que le conflit se prolonge au-delà des premières confrontations.

Jouer sur tous les tableaux

Par analogie, on pourrait ainsi dire qu'une guérilla ou une insurrection est basée sur un pouvoir spirituel, mais qu'elle doit développer son pouvoir temporel pour agir de façon visible et durable, jusqu'à mener des actions permettant de tenir le terrain – ce qui la rend d'autant plus vulnérable aux attaques conventionnelles. Sa résilience face aux dommages comme aux entraves physiques, grâce à la dispersion de ses forces et à la base immatérielle de son pouvoir, doit cependant lui permettre d'éviter la défaite que représenterait son anéantissement complet, et l'inscrit de facto dans une perspective à moyen ou long terme.

Avec la même analogie, on pourrait également dire qu'une armée régulière est basée sur un pouvoir temporel, mais qu'elle doit développer son pouvoir spirituel pour avoir une influence sur les populations, jusqu'à mener des actions non conventionnelles axées sur l'image et les représentations – ce qui la pousse à ses limites, puisqu'elle n'est pas un organe politique. Sa capacité à exercer une supériorité physique là où elle choisit de porter un effort principal, grâce à la concentration de ses forces, doit toutefois lui permettre d'infliger en tout temps une défaite militaire, à condition de pouvoir conserver cette capacité à moyen ou long terme.

En d'autres termes, un mouvement irrégulier peut fort bien battre « à la régulière » une armée conventionnelle après une transformation longue, difficile et risquée, mais il peut plus facilement saper le soutien politique et populaire de son adversaire et ainsi gagner par forfait, en y mettant le temps nécessaire. Une armée conventionnelle, à son tour,

Deux méthodes de guerre

Sans nécessairement remonter jusqu'à Sun Tzu (« Celui qui sait le mieux doser les stratégies directes et indirectes remportera la victoire ; telles sont les règles de l'engagement »), puisque les écrits rassemblés dans *L'Art de la guerre* portent avant tout sur le commandement d'une armée en campagne, la capacité à conjuguer les approches régulière et irrégulière en une seule campagne est une réalité ancienne.

Ainsi peut-on lire cet exemple dans la correspondance du Maréchal de Saxe (citée par Jean-Pierre Bois, *Maurice de Saxe*, Fayard, 1992) : « Il semble que, de tout temps, il y a eu deux méthodes sur lesquelles on s'est conduit pour faire la guerre. Les Romains ont suivi l'une, et tous les peuples de l'Asie et de l'Afrique l'autre. La première suppose une discipline exacte et assure des conquêtes solides. La seconde se fait par incursion, qui n'est que momentanée. L'on ne peut employer les deux méthodes qu'avec des troupes qui y sont propres et composées à cet effet. Hannibal a été le premier qui a formé son infanterie en légions romaines, et conservé sa cavalerie numide sur le pied où elle était ; aussi ne doit-on assurer le prodigieux succès qu'il a eu contre les Romains qu'à son habileté d'allier les deux méthodes. »

Une telle hauteur de vues, et plus encore la faculté de la mettre en pratique, restent cependant très rares. En général, c'est l'impossibilité de parvenir au succès uniquement par une approche régulière qui amène, parfois opportunément, une combinaison des deux. La difficulté et les risques du Débarquement allié en Normandie, en juin 1944, ont par exemple rendu nécessaire un appui de la Résistance, que le général Eisenhower à l'époque estimait équivalent à l'engagement de 15 divisions régulières supplémentaires. L'arithmétique est plutôt délicate, mais l'effet cumulé des milliers d'actions isolées – et notamment des sabotages et embuscades touchant les voies de communication – est évident.

peut fort bien dominer un mouvement irrégulier dans les cœurs et les esprits avec une présence prolongée, mesurée et interculturelle, mais elle est davantage orientée vers la destruction physique de son adversaire, à la condition que ce dernier soit vulnérable de la sorte.

Est-il possible de combiner ces deux approches et ainsi de lever cette double opposition en jouant sur tous les tableaux à la fois ? En fait, une action simultanée et coordonnée sur l'adversaire et sur les populations est de nos jours une nécessité, puisque l'effet d'une activité et sa perception sont indissociablement liés. Le fait d'agir, la manière de le faire et de le faire savoir forment un ensemble opérationnel dont la cohérence doit être maintenue à tous les échelons – ce qui est bien entendu plus facile dans une structure peu hiérarchisée et où les intérêts stratégiques sont connus de tous.

De même, une action conjuguant en parallèle et en permanence une dispersion maximale de forces irrégulières et une concentration puissante de force régulières⁹ promet des avantages substantiels, lesquels sont du reste connus depuis l'Antiquité et forment l'une des clefs de l'art de la guerre (voir encadré). La capacité à pouvoir infliger à l'adversaire à la fois des centaines de coups

⁹ Il ne s'agit donc pas ici d'essaimage (*swarming*), mais bien de la conjugaison de deux types de forces différents.



Le Taliban est présenté aujourd'hui comme un combattant rustique, insaisissable et invincible.



Le conflit du Vietnam, comme le montre cette pièce de DCA, a été avant tout mené par des forces conventionnelles – contrairement au mythe du Vietcong imbattable.



Ce soldat français à Kaboul rappelle que les opérations modernes doivent agir à la fois sur les adversaires et sur les populations concernées.

d'épingle et quelques coups de bélier promet d'en venir à bout rapidement – surtout lorsque les coups d'épingle deviennent des coups d'épée qui plongent au cœur du dispositif adverse, ce que permettent les moyens de locomotion et de communication modernes¹⁰.

Dans les faits, il faut tout de même souligner que les armées contemporaines ont une difficulté atavique à intégrer les modes d'action et les objectifs des mouvements irréguliers, et qu'elles tendent encore et toujours à considérer avec méfiance ce qui s'écarte de leur culture et de leurs usages. Même lorsque les circonstances les y poussent fortement.

Une réalité probable

Que la guérilla et l'insurrection incarnent la méthode d'action du « faible au fort », en terme de puissance militaire, et qu'elles ne parviennent le plus souvent qu'à éviter la défaite, ce qui peut mener à une victoire par forfait après des années de conflit dévastateur, est une réalité bien connue. Toutefois, les méthodes de guerres sont différemment affectées par le progrès technologique comme par la transformation des sociétés, et les opportunités qu'elles offrent comme les capacités qu'elles exigent ne cessent d'évoluer. Or, ce début de XXI^e siècle nous voit clairement assister à une montée en puissance des approches irrégulières, sans que ses effets à terme sur les structures politiques, sociales et économiques soient pleinement mesurés.

De nos jours, toute insurrection devient globale ou tente de l'être : même si la zone de contact, dans laquelle sont menées des actions armées, reste délimitée par les populations qu'elles doivent impérativement gagner, la zone arrière, vouée aux flux d'images, de messages, de personnes et de ressources, se confond à la planète entière ou presque. Avec la faculté de recruter à distance du personnel combattant sur le sol même de l'adversaire et de mener des attaques meurtrières par son entremise, la notion d'action dans la profondeur a pris une dimension insoupçonnée¹¹. Le « faible » n'est pas militairement plus « fort » qu'auparavant, mais ses armes frappent plus durement et plus profondément.

Dans ces conditions, et parce que les mythes véhiculés à ce sujet restent séduisants, la guérilla et l'insurrection forment la réalité la plus probable des conflits futurs. Sur les points chauds de la planète où la supériorité militaire des uns force l'approche irrégulière des autres, mais aussi dans toute société dysfonctionnelle et déchirée par l'injustice.

L. M.

¹⁰ Ceci s'applique à l'action des forces spéciales, capables de s'infiltrer dans la profondeur et de s'attaquer avec succès à des objectifs fortement protégés, mais aussi aux activités de mouvements irréguliers pratiquant le terrorisme, comme l'ont montré les attaques de Mumbai, Madrid, Londres ou bien entendu New York.

¹¹ Comme l'a montré l'attaque de Fort Hood du 5 novembre 2009, au cours de laquelle 13 personnes ont été tuées et 30 blessées par Nidal Malik Hasan, un officier américain d'origine palestinienne.